

Emois et Toi !

*Jeux d'interpellations
Ou interpellation du Je.*

2016 © Elisabetta Piermé Boï

Emois et Toi !

*Ceci est le jour où j'ai choisi de vivre dans la joie et de célébrer
chaque instant, comme si c'était le dernier !*

Aujourd'hui est-il le plus beau jour de ma vie ?

Pourquoi les instants que je vis tout de suite, à écrire ce frémissement là, au creux de ma poitrine, sont ils les plus importants, les plus intenses qui me soient donnés d'expérimenter ?

Pourquoi rien, rien, rien ne saurait désormais me détourner de l'ici, maintenant ?

Pourquoi tout ce qui se dresse devant moi, sert mon dessein joyeux de paix ?

Pourquoi suis-je si merveilleusement empli de ce ressenti nouveau ?

Qu'y a t'il d'autre que cela, ce « ici et maintenant » exactement, où je me trouve dans cet environnement que je me suis créé ?

Une histoire ...

Nous sommes le 37 oc'ventre du calendrier de l'Intemporel ! Quel est mon âge ?

J'éprouve un sentiment de naissance. De renaissance ? Non, de naissance.

En effet, je viens de me défaire de vieilles pelures croupies, mon squelette craque, ma peau respire et mon aura déborde, crève les murs de la maison où je me trouve !

Cet enthousiasme primesautier qui m'habite, c'est un peu comme un jeu dans la cours de récréation. J'ai six ans, tu vois, je saute à la corde de mieux en mieux et la joie envahit mon corps maigrelet, l'excitation gagne la poitrine et la gorge

enflammée expulse le cri strident de la victoire ! Zoé, ma tigresse domestiquée, ma compagne de solitude, qui a perçu mon émoi fébrile, vient se lover sur mes genoux,

m'offre ses câlins acérés, alors que je continue de baigner dans cette excitation nouvelle. Je découvre que je peux être seul et heureux. Je viens de naître dans une plénitude oubliée. Des mois et des mois que je ne raconte plus, que je ne suis plus.

Enseveli sous une chape de silence assassin. Après la publication de mon dernier roman « *Suspicion d'être* », ma respiration est restée suspendue, dans l'attente des retours sur cette narration que je portais en moi et que j'ai vomie dans un hoquet littéraire qui a duré trois mois ... Trois mois à lâcher toutes ces phrases de vie

croupies dans mon enveloppe de gars malgré moi, malgré lui.

Puis est arrivée l'attente, bête insidieuse qui m'a dévoré, laminé, vidé de toute ma substance créative et me voilà peau de chagrin, errant dans les jours et les nuits qui n'en finissent pas de se succéder plus maussades les uns que les autres !

« *Pleure ! Tu pisseras moins !* », raillait ma tante Pierrette. Un prénom pareil ... Entends-tu les cœurs se fendre ?

Le souffle court, le cœur et l'esprit en alerte : c'est comme quand j'offre un cadeau à mère, la bienaimée, cadeau que je choisis avec soin, le trac me noue les tripes. J'espère, gamberge, suspendu au parfum de l'air, au point d'entendre des Ho, des Ha enjôleurs ... Et me voilà guettant la plus légère esquisse de plaisir éprouvé à recevoir mon présent rare ! La main tendue vers l'autre, le corps en alerte, je ne vois pas, n'entends pas, ne perçois pas le moindre frémissement d'un signe prévenant de son accueil ... Vertige. C'est exactement cette alchimie qui agit en moi. Je suis resté en suspens quelque part entre la vie et la survie, accroché à cette furieuse envie de partager l'histoire du roman. Ce qui m'importait, c'était l'après publication. Pouvoir parler de ce pavé marqué par mes souvenirs goudron. Y a t'il quelqu'un qui m'entende ? Suis-je encore vivant ? Me déverser et fondre. Disparaître en l'autre, qui pétrifié par la résonnance de mes vérités, se met à me ressembler, m'écouter. Les cycles diurnes, nocturnes se sont succédés imperturbables. L'atmosphère devient vite nauséabonde et je déteste ce méchant faciès né de la tourmente intérieure. Silence, silence assourdissant. Des semaines et des mois ont passé. La lettre, unique indice de présence à mon parcours confessé, me tord les boyaux. Les mots noyés dans des larmes d'une fraternité malsaine, signée par la souffrance que son auteur dit « *lire comme dans un miroir ...* » m'ont arraché le souffle.

« *Ce n'est pas ça que j'ai demandé !* » J'ai hurlé. La colère et la déception m'ont transformé en une sorte de créature féroce et je mords, déchire sauvagement ce pauvre hère qui prend des airs de moi, à me frôler de si près sur une feuille détachée d'un cahier d'écolier.

J'ai dû perdre connaissance, après mes vociférations. Cela faisait si longtemps que les sons étaient tus, enchaînés, que leur violence me secoue encore. Recroquevillé sur le tapis, mon poignet droit dégouline la haine de moi. Mes yeux se ferment, je lutte et balaye la pièce sombre. Ma main gauche serre farouchement la missive misérable. Et je souris à l'idée de la grimace que ferait ma bonne vieille mère à la vue de la tâche écarlate qui s'étale sur ... « *Jacob, mon persan !* ».

Mon regard, hypnotisé par la lettre, mesure l'ingratitude de ce monde qui n'a pas su reconnaître toute la générosité de mon propos à travers le roman de

ma vie « Suspicion d'être ». Décidément, écoeuré, je me dis que je ne suis pas de ce monde.

Me crois-tu, toi lecteur assoiffé de coups d'éclats, de sensationnel et de meurtrissures ? Qu'est-ce qui te ressemble dans ce que je viens d'écrire ? Tout à coup, tu te piques au jeu, tu imagines la scène de débauche d'hémoglobine. Oui, tout à coup, ton attention se densifie, elle aiguise tes sens et ton imagination dans un voyage fulgurant. Tu viens de créer le tableau de la décrépitude humaine, le format est parfait, puisqu'il épouse exactement les contours de tes propres doutes, tes propres projections malsaines sur le pire. Et si tout cela n'était qu'une écorchure dans la marche du temps ? Et si le temps n'existait pas ? Et si toute la conquête de l'univers fantasque, tantôt glauque, tantôt enchanteur, ne dépendait que de tes pensées, ton imagination, tes élucubrations mentales ? Et si ce texte tenait plus d'une acrobatie verbale, destinée à saisir la provocation des mots posés par moi, les uns derrière les autres, afin de réveiller en toi, la conscience de ton pouvoir à créer les univers et « réalités » que tu t'appropries ?

Et me voici, là à te dire ma prise de conscience : « Vivre l'instant présent ». Qu'ai-je d'autre à vivre dans cette vie d'enluminures heureuses que la création de mon idéation ? Me voici donc complètement détaché du regard des autres.

Et je n'en reviens pas moi-même. Je souris, en paix !

Quelle merveilleuse voie vient de s'ouvrir à moi, maintenant que je ne suis plus dans l'attente de la reconnaissance de l'autre ?

Je ris ! Ce qui est extraordinaire, c'est que ce discours-là, je l'ai lu, rédigé sous différentes formes par de nombreux auteurs, jamais ce détachement du regard ne m'avait réellement frôlé.

Oui l'œuvre détient sa propre force vitale. Elle ne m'appartenait plus dès lors que le mot FIN, clôturait le texte. Les tergiversations fantasques de mon mental, à présent, muettes m'ont volé jusqu'à mon dernier souffle et ouvert l'esprit sur l'essentiel : être dans la présence ici et maintenant. Dommage. Tant mieux.